

53 : AVENTURES
ZOOLOGIQUES ET
BOTANIQUES DANS LES AIRS



Un grand crabe brésilien

Nous avons tous nos démons, et leur habileté est diabolique par nature ; ils savent toujours ce à quoi nous ne pouvons résister.

Or le Seigneur a multiplié les agréments, beautés et trésors de ce monde. Autant de tentations, et combien en effet ces misérables démons en profitent, en face d'un rare et délicat coquillage, d'une graine aux formes et couleurs jamais vues, d'une plume d'oiseau tropical, du galbe d'un crâne de tortue de mer, ou de l'os pectoral d'une autre espèce d'eau douce venant du lac Turkana, blanche comme du marbre, et aussi bellement arquée qu'une statuette cycladique.

Comment ne pas être subjugué par un crâne gravé de moine tibétain, ou encore des coléoptères et des papillons qui sont de véritables bijoux? Comment, quand on est amoureux de la beauté et de la nature, peut-on résister à ces merveilles ?

Je ne relaterai ici que les tentations concernant les beautés et curiosités du monde vivant ; et je parlerai uniquement de celles qui m'ont causé des problèmes.

A Lima, que je quittais ce jour là pour Paris, l'aéroport nous annonça trois heures de retard ; je n'aime guère attendre sans rien faire ; je pris un taxi pour la plage.

Les rivages sont souvent pleins de surprises ; car ce sont des lieux privilégiés d'échanges entre terre et mer. La plage de Lima était envahie d'immenses troupes de crabes, presque translucides, affairés, qui sortaient de leurs terriers encore secs, dès qu'ils sentaient la mer monter. Ils couraient de tous côtés à d'incroyables vitesses, croisant et décroisant leurs pattes, comme l'aurait fait de légères ballerines faisant des pointes ; mais des pointes à huit pattes, complétées par deux pinces menaçantes, avec aussi deux petits yeux noirs dressés verticalement sur des sortes de tiges ressemblant à des périscopos. Ils filaient en ligne droite comme des flèches, s'arrêtaient brusquement, essayaient de replonger dans leurs trous, ou alors de se précipiter dans les premières vagues qui remontaient sur la plage. Leur ballet gracieux et délicat était enchanteur, et j'étais fasciné.

Je finis par attraper un de ces crabes en bloquant son terrier avec mon talon. C'était un bijou beige pâle et fort agres-

sif. Je l'enfouis dans ma poche ; mais l'heure avançait et je courus chercher un taxi pour rejoindre l'avion.

Celui-ci était prêt à décoller, il passa au dessus de la Cordillère et se mit à survoler la forêt brésilienne ; je regardais avec envie les moutonnements infinis formés par les arbres tropicaux, que je ne pourrais hélas jamais approcher davantage ; quelques cimes étaient en fleurs, et punctuaient cet océan vert de taches oranges ou écarlates. Je m'enfonçais confortablement dans mon siège, contre le hublot, rêvant aux merveilles inaccessibles qui défilaient si proches là dessous.

Il me sembla soudain percevoir un début de tension dans la cabine ; une hôtesse passa à côté de moi en se dirigeant rapidement vers l'arrière : peut-être un passager avait-il soif ? Pourtant une agitation prenait corps, une quinzaine de rangées de sièges en arrière, et quelques éclats de voix se firent entendre ; me retournant, je vis à cet instant, l'hôtesse de l'air se relever d'entre deux rangées de sièges entre lesquels elle avait plongé, puis dressant un bras vengeur : « A qui appartient ceci? » ! Son ton restait professionnel, mais avec un sourire mal dissimulé.

J'eus une illumination, je plongeai la main dans ma poche ; évidemment le crabe n'y était plus ; j'hésitai une seconde, je sentis la honte et la confusion me monter au visage, mais il n'était pas question d'abandonner mon crabe. Je levai la main pour me dénoncer. Le geste déclencha plus d'hilarité que d'indignation. J'ébauchai des excuses publiques, insistant sur mon amour des crabes ; la dame qui avait senti le crabe lui chatouiller les jambes avait l'air complètement interloquée, mais se rassit et tout se calma. Je remis le crabe dans ma poche, dans un mouchoir bien noué. Sa carapace repose à Paris, au milieu de maints souvenirs des mers du globe.

Une deuxième aventure fut, on va le voir, beaucoup plus piquante. Je revenais de la Martinique vers Paris, et l'avion, je ne sais pourquoi, faisait escale à New York ; ne faisant qu'y passer, je pensais ne pas avoir à subir la douane. Je rêvais encore des fonds sous-marins que je venais de quitter et des grands coquillages couleur d'aurore, les lambis, qui constituent dans ces îles une délicieuse friandise locale. Je pensais

aussi aux magnifiques mais dangereux oursins accrochés aux creux des roches ; leur corps n'est pas énorme mais ils sont hérissés d'aiguilles fines et démesurées, qu'ils font tourner sans arrêt et lentement sur leur base articulée. Ces aiguilles ont dans les rayons du soleil des reflets irisés et bleutés qui les font ressembler à des astres dangereux. Hélas il suffit d'en effleurer une pour sentir ces aiguilles pénétrer profondément dans la peau et se briser ; la piqûre est très douloureuse et la pointe très difficile à extraire. Ces oursins étaient si beaux que je ne pus m'empêcher d'en prélever un ; je m'étais muni de gants épais. J'avais eu deux jours pour faire sécher cet oursin, l'avais enveloppé avec d'infinies précautions dans un tissu onctueux. J'avais soigneusement enfoui cette merveille dans mon bagage à main. Or à New York, bien qu'étant en transit, un douanier me pria d'ouvrir mon sac, son visage était raide comme la loi. Il plongea brusquement la main dans mes affaires, d'autant plus vigoureusement que j'essayais de l'arrêter ; il recula en poussant un hurlement de douleur et me regarda d'un air furieux ; mais c'était bien sa faute, il me quitta en me lançant un noir regard. Je remballai mon trésor quelque peu brisé.

C'est au cours d'un voyage semblable, revenant de la mer des Caraïbes, que je ramenai de superbes coquillages pêchés l'avant veille ; je m'étais demandé comment les protéger d'un pourrissement nauséabond. Il me vint soudain une idée miraculeuse ; j'achetais à Fort de France un paquet de préservatifs de la plus grande taille dans lesquels se glissaient assez bien les coquillages. Dans l'avion j'eus l'occasion d'ouvrir mon sac à dos pour vérifier que tout se passait bien ; une hôtesse anglaise dont j'entends encore l'éclat de rire, me vit et demanda ce que je faisais là ; c'est la première fois, me dit-elle, que je vois ces objets utilisés de cette façon. Les français sont impossibles ! A propos vous arrêtez-vous à Londres ou à Paris ? Je lui répondis que j'allais à Paris et que je trouvais les français plutôt ingénieux qu'impossibles ! Les coquillages dûment nettoyés reposent désormais dans mes collections.

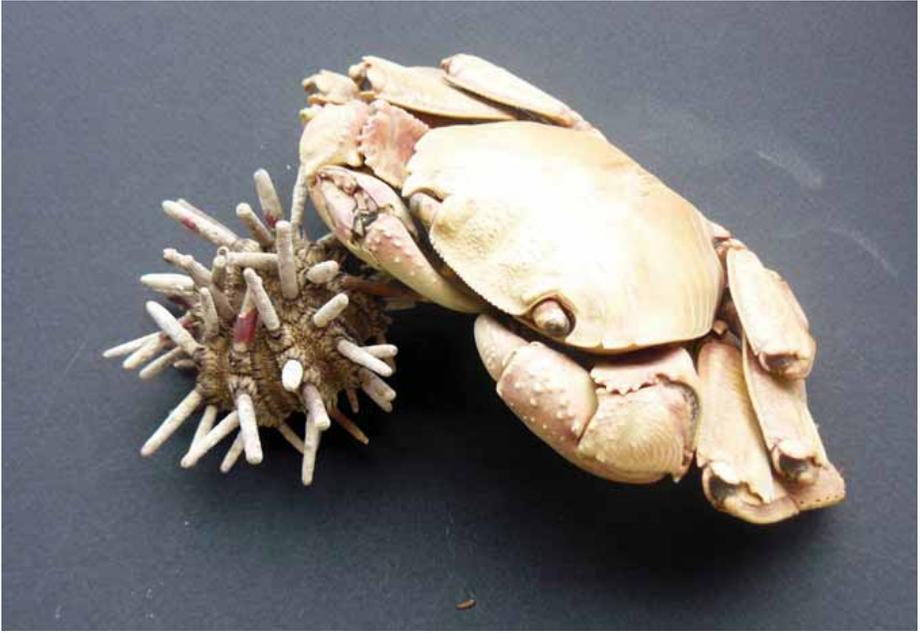
Une autre fois encore, j'eus des problèmes avec un superbe saumon que je venais de pêcher dans un des grands lacs américains ; je l'avais fait congeler et l'avais glissé dans le fi-

let à bagages ; chacun sait que les saumons ont l'idée fixe d'échapper aux filets ; celui-ci, dans un ultime sursaut, et à la faveur d'une secousse de l'avion, tomba sur les genoux de ma voisine, une américaine très comme il faut, mais manquant d'humour.

Un dernier souvenir relève plutôt de la botanique ; le président de la célèbre chaîne japonaise de Mitsukoshi avait admiré les marronniers en fleur de notre maison de campagne. Il semble que ces arbres n'étaient pas connus au Japon, il m'avait demandé de lui en rapporter ; j'avais choisi quelques spécimens portant encore des marrons et mêmes des débuts de racines. Arrivant à Tokyo, ils furent saisis par les douaniers, raides comme des Samouraïs, qui les brossèrent et les lavèrent avec je ne sais quels produits chimiques ; ils me furent très poliment rendus, mais évidemment inutilisables.

Le plus comique restait à venir ! Nous avions eu pour voisin dans l'avion un couple niçois qui se présenta, lui comme photographe, elle comme infirmière. Ils travaillaient pour leur ville et connaissaient le maire de Nice. Ils paraissaient un peu tendus mais engagèrent, en bon méridionaux qu'ils étaient, une conversation avec ma femme. La niçoise expliqua que leur voyage avait été organisé un peu précipitamment et qu'elle avait oublié son vêtement de rechange ; ma femme, toujours compatissante, proposa de lui en prêter.

Nous apprîmes par les journaux, en rentrant à Paris, qu'une grande banque marseillaise avait été cambriolée par la voie des égouts, et découvrîmes rapidement qu'il s'agissait de nos ex-voisins d'avion ; ils étaient venus, sans doute, pour écouler quelques objets au Japon, ils avaient ensuite fui en Argentine. Eux n'avaient pas été fouillés comme moi par les douaniers de Tokyo, et en somme, avaient, mieux que moi, « tiré leurs marrons du feu ». Nous apprîmes par la suite, qu'à Buenos-Aires, la justice divine avait frappé : nos compagnons avaient été, dès leur arrivée dépouillés de leur larcin par des collègues encore plus professionnels.



*Retour de Lima à New York au dessus du Brésil :le
crabe échappé de ma poche risquait de pincer un
voyageur, l'oursin piqua un douanier, et plusieurs rirent
jaune*